

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 5. QUEBEC, 1 JUIN, 1844, No. 23.

Mélanges Littéraires.

LE PONT DES FIANCÉS.

HISTOIRE GÉNOISE.

(Imitation de Felice Romani.)

Suite et fin. (1)

« Maintenant, Monsieur, poursuit l'historien, après une autre pause plus longue que la première, il faudrait que je susse raconter la fin de cette lamentable histoire comme le pourraient ces faiseurs de livres dont les paroles coulent spontanées et vives, toujours appropriées aux convenances des passions et des faits.—Des écrivains de cette sorte, maître Giulio, il y en a bien peu unissant les qualités que vous indiquez ; et, pour le présent, je ne vous troquerais pas contre un de ceux-là. Continuez sous la dictée de votre cœur.—Et maître Giulio, agréant le compliment, reprit haleine en buvant un verre de vin d'Asli, que sa femme lui apporta, et donna suite à son récit.

« Le lendemain de cette douloureuse soirée, à la première aube du jour, alors que, la tête couverte de mes habits, je descendais de ma vigne située sur la montagne, fuyant la pluie qui m'avait assailli en chemin je vis Renzo qui s'avancait de mon côté, à pas lents, sur le même sentier, la tête nue, les cheveux en désordre, pâle comme une ombre, et absorbé dans de profondes réflexions. Il pleuvait à torrents, il grêlait, il tonnait ; c'était un vrai bouleversement de la nature. Pour lui, il ne prenait garde ni à la grêle, ni aux mugissements de la foudre et du vent ; il passait outre sans m'apercevoir, sans répondre à mon salut, et allait se poser sur la cime d'une éminence qui fait saillie sur la vallée, immobile, les yeux tournés vers cette vallée, égouttant l'eau par les cheveux et par les

(1) Voir l'avant-dernier numéro du *Fantasque*.

vétements, comme une de ces statues qui se placent sur les fontaines de nos jardins. De là, Renzo voyait la chaumière du père d'Agatina, et le chaletet de son opulent rival. Malgré le déluge et l'orage, je m'arrêtai pour le plaindre et le regarder, et toute mon attention était concentrée sur Lorenzo, quand un bruit de pas et un soupir plaintif vinrent la détourner. C'était la Prassède, qui, de loin, avait suivi les traces de son malheureux fils. Elle me reconnut, et me montra d'un signe, mais sans mot dire, Lorenzo, avec un regard et un geste que l'on ne saurait exprimer. Nous nous retirâmes à l'abri d'un rocher ombragé par un pin sauvage, observant tout ce que ferait l'infortuné. — Mon Dieu ! ayez pitié de mon fils, s'écria la mère désolée ; ne me ravissez pas l'unique appui de ma vieillesse, à cause de cette maudite fille. — Et ensuite, se retournant vers moi, pâle, toute en larmes, et mettant sa tête sur mes épaules, elle disait :

— Mes pressentiments, ô compère ! se sont vérifiés. Oh ! les pressentiments maternels ne trompent jamais.

— Prenez courage, commère ; le malheureux ne peut maîtriser le mouvement impérieux d'une mère douloureuse.

— Il en mourra, ajouta Prassède. La blessure qu'il a reçue est trop profonde. — Quelle nuit ! quelle terrible nuit que celle d'hier ! A peine fut-il revenu de l'évanouissement dans lequel il tomba à la première nouvelle de la trahison d'Agatina, qu'il courut au village, comme un forcené, et moi je le suivis. L'orage qui menaçait d'éclater avait éteint les feux de joie, les danses et les chants. — On eût dit que Dieu condamnait ces divertissements, qui faisaient le désespoir d'une pauvre créature. Chacun de ceux qui prenaient part à la fête s'éloignait en sens divers, et Agatina, pendue au bras de son heureux maître, et suivie de son père qui était ivre de joie, se dirigeait, en courant, vers la maison du curé, pour s'y mettre à couvert contre la tempête qui grondait. En ce moment, Renzo se présenta à elle, méconnaissable, haletant. — Sauvez-moi de Renzo ! cria Agatina à son nouvel amant, en se pressant contre son sein. — Te sauver de moi ! hurla en pleurant Lorenzo ; tu sens donc le remords de ta faute, traîtresse ? Oh ! sauvez-moi, sauvez moi ! poursuivait-elle. A ces cris, l'on s'attroupa autour de la fiancée ; le pasteur accourut, les fermiers du riche propriétaire se mirent à la traverse ; Renzo fut séparé d'Agatina, et les portes de l'église paroissiale se fermèrent derrière la parjure. Quelques amis reconduisirent chez lui mon Lorenzo, s'efforçant de le consoler : le curé lui-même vint le rejoindre et lui apporter les paroles de soulagement et de paix que lui dictait son saint ministère. Mais il n'entendait, ne voyait personne ; il délirait, il était brûlant de fièvre. Tout la nuit il demeura dans cet état, ne s'occupant ni de mes conseils ni de mes larmes ; les bras croisés sur la poitrine, courant à grands pas dans la chambre, et ne me répondant pas, un mot, comme si ce n'eût pas été sa mère qui pleurait et priait. Cependant, à l'approche de l'aube matinale, il revint à lui.

— Il faut que je la voie encore une fois, murmura-t-il, une fois encore ; et puis que Dieu fasse de moi ce qu'il a décidé ! — Et il sortit en toute hâte.

V.

— Pendant que la bonne mère me parlait ainsi, la pluie avait cessé. Le soleil commençait à poindre à travers les nuages épais et les éclaircies. Les vigneronnetaux retournaient à leurs travaux accoutumés et se répandaient parmi les verts sentiers ; les bergers reparaisaient sur les pâturages, chassant devant eux les brebis bêlantes ; toute la vallée renaissait à une vie nouvelle. Lorenzo se levait du lieu où il s'était couché et tendait les oreilles et les yeux vers le creux du vallon. La cloche du village fit entendre des accents de fête, et de joyeuses voix répondirent, de loin, à ses accents.

— Ça voilà ! s'écria Renzo d'une voix si forte que nous l'entendîmes de la dis-

tance où nous étions. Et, par un sentier escarpé, il s'achemina, en courant, vers la vallée.

— Mon fils, mon fils ! cria la mère, s'efforçant de le rejoindre autant que ses forces pouvaient le permettre ; et puis, je les perdis tous les deux de vue dans les sinuosités de la montagne.

La jeune fiancée, aux sons de la cloche nuptiale, était sortie de sa chambre, accompagnée de son père et de plusieurs voisins, vêtue avec luxe, belle à ravir, mais inquiète et pensiva. On voyait qu'une voix intérieure la troublait et lui prédisait quelque infortune. Pour arriver à l'église, il fallait qu'elle traversât le torrent ; mais le torrent était gonflé et se roulait sale et mugissant, irrité encore par la tempête qui venait de se faire, de manière que force était à la bergère d'allonger le chemin et de passer sur le petit pont de bois jeté sur le torrent. Renzo tira au plus court, et, de la rive droite, arriva à ce pont quand la fiancée y arrivait de la rive gauche. En voyant le malheureux amant, elle poussa un cri et recula épouvantée. — Lorenzo se prosterna devant elle, lui présentant les deux mains. Le père et les amis d'Agatina s'arrêtèrent par derrière, pleins de stupeur, sans proférer une seule parole.

— Ecoute-moi, Agatina, dit Lorenzo, écoute-moi pour la dernière fois. Je t'aime encore malgré ta trahison, et je t'aime en désespéré. Es-tu résolue à pousser ton infidélité à ses dernières limites ? Réponds-moi, y es-tu résolue ?

— Renzo, reprit l'Agatina, faisant effort sur elle-même, désormais les choses ont été si loin, qu'il m'est impossible de reculer d'un pas. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

— Et tes promesses, cruelle ! et les serments !... Et ces noces déjà proclamées à l'autel ! et l'anneau... mon anneau que tu portes au doigt !...

Agatina rougit à ces interpellations, et, regardant sa main, elle y remarqua l'anneau de Renzo que—je ne sais par quel hasard—elle avait jusque-là conservé, et se hâta de l'extraire de son doigt.

— Je te le rends, ajouta l'ingrate d'une voix tremblante ; et elle le lui présentait.

Pendant que des chants d'allégresse retentissaient aux oreilles de Lorenzo, et qu'entouré d'une joyeuse compagnie, l'heureux rival s'approchait du pont, à la rencontre de sa bien-aimée :

— Tu as encore le temps de te repentir, reprit Lorenzo en refusant l'anneau... Un mot, Agatina ! prononce un seul mot, et sauve-moi du désespoir !

— Agatina ! dit le jeune seigneur en mettant le pied sur le pont, frappé de surprise en voyant Renzo encore à genoux devant elle. — Alors Agatina reprit courage.

— Laisse-moi, Renzo, il n'est plus temps ; reprends la bague... ; et elle la jeta à ses pieds avec un geste de dédain. L'anneau fit un bond sur le pont et roula dans le torrent.

— Reprends-le, continua le malheureux... ; et elle fit un pas pour se débarrasser de Lorenzo.

— Viens le reprendre avec moi, répliqua Renzo, se redressant convulsivement, avec des yeux terribles et enflammés... ; et il se précipita vers elle.

— Aide ! cria Agatina à son père, à ses amis qui s'avançaient pour la secourir ; aide !... — Mais en vain ; l'acte de Renzo fut un éclair, tous les deux roulèrent dans le torrent.

Tout secours fut inutile. Les flots gonflés et furieux enveloppèrent les deux victimes, les entraînant un instant et se refermèrent sur elles.

L'on ne saurait exprimer la consternation du village à la vue ou au récit de ce drame ; il n'y a pas de langue qui puisse traduire la douleur de Lorenzo. — L'on

recueillit les deux cadavres se tenant encore étroitement embrassés, et ils furent ensevelis dans la même fosse, hors de l'enceinte du cimetière, dans un lieu solitaire ; et le pont de bois, théâtre d'une scène si tragique, fut reconstruit en pierres, tel qu'il existe aujourd'hui, et on y éleva la petite chapelle que vous apercevez, en mémoire des deux fiancés, et pour le repos de leur âme. — Là, la malheureuse Prasede, tombée en démence par suite de tant de chagrins, depuis vingt ans traînait ses jours, racontant à tous les passants sa triste vie et la déplorable fin de son fils, lorsqu'elle fut recueillie. — «omme je vous ai dit plus haut.»

VI.

Ici finit l'histoire de l'aubergiste. Ce soir en traversant le pont, je visitai la chapelle et je vis la pierre où s'asseyait la vieille Prasede, et, au pied du petit autel, la grossière quenouille encore entourée du chanyre que filait l'infortunée. — J'y laissai l'aumône et la larme du voyageur, et je quittai ce lieu, vivement ému. En réfléchissant au récit que j'avais entendu ; — Voilà, me dis-je, suffisante matière pour tresser une lamentable nouvelle ; mais pourrai-je la raconter avec l'ingénuité de maître Giulio ?....

Et je résolus de la répéter telle que je la recueillis de sa bouche, et par respect pour mon amour-propre littéraire, et par respect pour mes lecteurs, suffisamment torturés par les modernes romans.

Telle est la nouvelle historique telle qu'on l'écrit, qu'on la comprend, qu'on l'aime en Italie ; mais tous les romanciers de la péninsule n'ont pas l'imagination splendide et la plume élégante de Félice Romani.

LA FAUCHEUSE.

(*Traçuit des Poésies de Louis Uhland.*)

« Bonjour, Marie ! Quoi ! prête de si bonne heure et déjà à l'ouvrage ! L'amour ne te rend point paresseuse, brave fille. Oui, si d'ici à trois jours tu as fauché mon pré, je ne pourrai plus longtemps te refuser mon fils unique. »

Le fermier, le riche fermier l'a donc promis ! Comme Marie sent battre son tendre cœur ! une vie nouvelle, une vie puissante parcourt ses membres. Comme elle agite sa faux ! comme elle étend le foin par terre !

Le midi brûle ; les faucheurs sont fatigués, ils cherchent la source pour se rafraîchir, l'ombre pour sommeiller ; les abeilles bourdonnantes ne cèdent cependant pas à la chaleur. Marie ne se repose pas, elle lutte d'activité avec les abeilles.

Le soleil se couche, la cloche du soir résonne ; les voisins crient : « Marie, en voilà assez pour aujourd'hui. » Les faucheurs se retirent, le berger et le troupeau s'éloignent. Marie aiguise sa faux pour recommencer.

Déjà la rosée tombe, déjà brille la lune et les étoiles, la prairie exhale une douce odeur, le rossignol chante dans le lointain. Marie n'a pas envie de raconter, n'a pas envie de se reposer un seul instant. Elle fait toujours crier sa faux, sa faux qu'elle manie avec ardeur.

Elle continue du soir au matin, du matin au soir, se nourrissant d'amour, se rafraîchissant par une céleste espérance. Le soleil se lève pour la troisième fois tout est terminé regardez Marie pleurant de joie et d'amour !

« Bonjour, Marie ! Que vois-je ? oh ! quelles laborieuses mains ! le pré fauché : je te récompenserai par un bon salaire. Mais quant au mariage... as donc pris au sérieux au sérieux une plaisanterie, fille crédule ? Ah ! que ceux qui aiment sont insensés ! »

Il dit et s'éloigne. Le cœur de la pauvre Marie se serre ; ses genoux tremblants fléchissent : on l'a trouvée dans le champ fauché, sans voix, sans sentiment sans mémoire.

Elle vit ainsi depuis des années, muette et comme une morte ; une goutte de miel est sa seule nourriture. Oh ! tenez-lui un tombeau prêt sur la prairie en fleurs ! On ne vit jamais une faucheuse aussi tendre que Marie !

SAMEDI, 1 JUIN, 1844.

Le greffier de la cité, G. FURVOYE Ecr. que tout le monde connaît... beaucoup, et sur la couduite duquel une enquête se poursuit actuellement, part ce soir pour Kingston. Mille conjectures diverses se sont élevées aussitôt sur l'objet de son voyage ; tout le monde par exemple s'est accordé à dire qu'il n'y a rien de bon là-dessous.

Il est permis d'être poète et menteur ; mais ceux qui se livrent au mensonge et à la poésie devraient se contenter de battre la compagnie sans passer les frontières du ridicule. Le romancier a dès long-tems chanté en prose fleurie, après le poète qui les a célébrées en vers de toutes les longueurs, les beautés du mois de mai, mois qui en Canada se permet d'être l'un des plus désagréables de l'année quoiqu'on lui ait fait trop fréquemment la politesse de pensées suaves qui avaient tout pour elles excepté l'exactitude ; mais en cela comme en mille autres circonstances la forme fait passer le fond. Les poètes, gens complaisants à l'excès, pour qui toute femme est une des trois Grâces, tout boubrier un charmant ruisseau, tout nuage un lit de chérubins et d'amours, sont la cause directe de bien des désenchantelements : le mois de mai tant chanté se croit dispensé d'être beau ; la femme n'a nul besoin de se rendre aimable : elle l'est de parces messieurs ; le ruisseau qui se filtrait jadis ne prend pas ce trouble-là il court tout trouble, laissant le soin de sa réputation aux protégés d'Apollon, et le nuage nous inonde de ses eaux, nous glace de sa neige, nous ruine de sa grêle sans prendre nul souci des chérubins qui jouaient sur son dos.

Le rossignol même est un exemple de l'injustice de nos versificateurs ; grâce à eux il se pavane, fait le difficile, et ne chante que lorsque l'idée lui en prend et l'idée lui en prend rarement, tandis que le pauvre goglu, si négligé que son nom n'a peut-être jamais orné la moindre poésie, fait de son mieux pour plaire, chante sur tous les tons, se pare en vain des plus belles couleurs ! ô injustice des hommes, vis-à-vis des petites bêtes ! Ah ! à propos de petites bêtes et de l'exagération des poètes nous avons devant les yeux un article de l'*Aurore* où son rédacteur parlant d'un joueur de flûte dit que ce monsieur tire " les sons les plus doux et les accords les plus mélodieux ! " quant aux sons, d'accord ; mais pour ce qui est des accords, sur une flûte, voilà du prodigieux de la part du virtuose, ou, de la part de l'écrivain, du ridicule ; une flûte aux accords mélodieux ! comme c'est beau en poésie et comme c'est faux en musique. Ceci soit dit sans malice aucune ni contre le joueur de flûte ni contre l'écrivain ; si ces messieurs sont choqués de notre petite remarque nous les prions de s'en prendre au mois de mai qui nous a mis de mauvaise humeur contre les poètes.

L'honorable C. R. OGDEN après avoir été nommé procureur-général de l'île de l'Homme vient d'être admis d'emblée membre du barreau anglais. Cet homme-là a toutes les chances, vraiment ! Eh mais ce n'est pas étonnant : il a dans sa poche la corde d'une douzaine de pendus.

Les journaux de Montréal annoncent avec emphase que le Collège McGill vient d'honorer Mr. le Juge Vallières du titre de Docteur en Droit!

"Plus que ça d'impudence!" comme dirait le gamin de Paris.

Reste à savoir si Mr. le Juge est flatté du compliment.

On assure que tous les spectateurs de cette cérémonie (qui se fait en latin comme on sait) applaudirent à outrance, croyant qu'il s'agissait du contraire et que loin de présenter ce degré au juge c'était l'institution qui en recevait cet honneur. Tout le monde en félicitait intérieurement le collège lorsque les journaux sont venus désenchanter chacun. Le collège qui fait des grâcheries en latin devrait bien ne pas les traduire en langue vulgaire.

Mr. le rédacteur de l'*Aurore* appelait autrefois la petite ville des Trois-Rivières un *bourg pourri* parce que Mr. Ogden avait pu s'y faire élire; il lui donne aujourd'hui le même vilain nom pour la punir de l'avoir *charivarsé*. En vérité cette ville-là joue de malheur; qu'elle fasse bien, qu'elle fasse mal on lui donne de sales sobriquets. Néanmoins il est évident que ce ne doit pas être le même parti qui a fait l'élection et le charivari. Pauvres Trifluviens! vous aussi comptez au nombre des égarés. Et pourtant, chose drôle, de même que les autres égarés répandus sur toute la surface du pays, on ne vous ramènera pas par des injures. Combien les tems ont changé depuis quelques années, s'est écrié Mr. Ogden quand il a rencontré Mr. Barthe parmi les tories! Les tems sont les mêmes qu'autre fois, durs comme jadis; les hommes seuls ont changé: nous comme jamais.

On dit qu'un établissement lithographique de Montréal a été occupé toute la semaine dernière à frapper mille exemplaires de la circulaire suivante tracée en *fac simile* de la main du secrétaire provincial Daly. Il faut espérer que son Excellence qui vraiment montre beaucoup de bonne volonté réussira à former enfin un ministère.

COMMUNICATION



CONFIDENTIELLE

Maison du Gouvernement, Kingston, le

1844

Mon cher Monsieur,

Je suis chargé par son Excellence de vous faire des ouvertures confidentielles au sujet de la formation d'un ministère composé d'hommes éminents par leurs talents comme par leurs vertus, possédant à la fois la confiance de leur souverain et celle du peuple.

Son Excellence qui est mue par les meilleurs sentiments vis-à-vis du peuple de cette province sent qu'il faut pour satisfaire à ses justes droits et suivre les dispositions de la constitution faire marcher à tout prix les affaires publiques. Le malheureux différend qui s'est élevé entre son Excellence et ses ministres sur des points peu importants en eux-mêmes, mais dont les principes constituent la base d'un gouvernement sage et véritablement libre a retardé au-delà de ses prévisions l'organisation d'une administration forte et juste. Son Excellence voulant avant tout le bien du pays et la prépondérance salutaire des droits de sa Majesté conçoit qu'il lui faut sacrifier un peu son opinion privée pour opérer un rapprochement dont tout le monde aura lieu de se féliciter.

C'est afin de pouvoir arriver à un résultat aussi désirable que Son Excellence considérant que vous seul, monsieur, par votre longue expérience dans les af-

faits, par l'heureuse influence que vous exercez sur vos compatriotes et surtout par la confiance illimitée que tous ceux qui vous connaissent ont dans vos talents et votre dévouement à la cause du pays, me charge de solliciter votre bonne coopération.

Dès long-tems Son Excellence avait jeté les yeux sur vous pour faire partie d'une nouvelle administration mais sur plus mûres réflexions elle a cru ne pouvoir mieux faire que de vous en confier l'organisation. Veuillez donc peser la proposition actuelle, y apporter toute l'attention que ce sujet mérite, et, lorsque vous serez arrivé à une décision, avoir l'obligeance de la communiquer à Son Excellence sous le plus court intervalle.

Afin de faciliter votre tâche je pense pouvoir vous dire que vous n'avez à vous occuper que de la partie inférieure de la province vu que les arrangements pour l'autre partie peuvent toujours se compléter.

Voici donc ce qui vous reste à considérer : Le Canada Est a besoin de 3 ou quatre représentants au plus dans le conseil exécutif attendu que les talents des personnes de cette portion là les mettent toujours à même d'exercer une influence qui équivaut à celle du nombre. Il vous faut donc vous borner à indiquer 3 ou plus quatre personnes que vous considéreriez comme propres à constituer un ministère fort et qui disposerait d'une majorité canadienne.

Son Excellence me prie de vous faire observer que son desir le plus cher serait de faire renaître l'harmonie long-tems troublée.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que vous seriez le chef du nouveau ministère.

Son Excellence sent combien il est nécessaire de concilier tous les partis.

Parmi les collègues que vous vous choisirez il faut vous attacher autant que possible à des hommes de manières douces et faciles, d'un abord agréable et de mœurs simples.

Son Excellence veut, je vous prie de le croire, au risque même de mécontenter ses plus solides partisans, concilier surtout le parti libéral canadien.

Vous sentez, monsieur, qu'il ne faudrait pas que votre choix tombât sur l'un des ministres que Son Excellence a déjà renvoyés ; en dehors de cela la plus grande liberté vous est laissée.

Son Excellence attend avec hâte votre réponse et me prie de vous assurer des sentiments de considération que vous lui inspirez.

D. DALY.

P. S. Il n'est pas besoin de vous faire observer que cette démarche de Son Excellence doit être tenue dans le plus profond secret.

A la suite de ces mille circulaires qui seront adressées à mille personnes qui n^e s'y attendent pas mais qui seront toutes persuadées intimement et respectivement que son Excellence ne voit qu'elles pour sauver le pays, on dit que monsieur le ministre perpétuel des *Affaires* qui lui sont *Etrangères*, fera copier par ses malheureux clercs mille apostilles ainsi conçues :—

Mon cher Monsieur.

Ci-joint vous trouverez la communication officielle que son Excellence m'a chargé de vous faire.

Je vous prie d'être persuadé que je suis pour quelque chose dans cette faveur insigne et que mes pressants conseils ont surtout décidé son Excellence à suivre ce parti qui de tous ceux qu'on a pris en haut lieu depuis quelque tems sera peut-être le plus sage et le seul effectif.

La faveur qui pour un homme peu versé dans les matières administratives pourrait paraître onéreuse, a d'autres avantages pour celui qui sait donner aux évènements

ments les plus simples un certain biais qui tourne toujours à son profit. C'est ainsi que... mais un homme de votre tact n'a nullement besoin de mes indications pour savoir que celui qui une fois tient le fil du labyrinthe qui mène aux grandeurs peut y acquérir des biens solides qui se lèguent plus avantageusement à ses descendants que la gloire éphémère des plus brillantes actions.

J'ose croire monsieur que dans le nouveau ministère dont la création vous est ainsi presque abandonnée je pourrais être de quelque service par la longue expérience que j'ai acquise dans le poste important que je remplis.

Une légère mention de votre part serait pour moi du plus grand prix et, en conséquence de la considération dont veut bien m'honorer son excellence faciliterait d'une manière toute particulière l'arrangement que tout le monde désire.

En attendant que tous les arrangements que nous avons en vue soient terminés, ayez l'obligeance de me dire, mon cher monsieur, si parmi vos parents, vos amis ou vos connaissances il se trouve quelques personnes auxquelles on pourrait confier quelques uns des emplois subalternes de l'administration, je me ferai un devoir de les recommander; il est si difficile de trouver des hommes réunissant les qualités requises que nous regardons vraiment comme une faveur qu'on nous les fasse connaître.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur Votre Obéissant et Dévoué Serviteur et ami
D. DALY.

L'amour et la poésie sont de toutes les classes et de toutes les conditions, comme le peut témoigner l'effusion suivante qu'un poète amoureux a transmise dernièrement à sa belle dont les beaux yeux inspirent mille étonnantes choses mais n'enseignent pas à ce qu'il paraît l'orthographe.

CHANSON D'AMOUR

A que le jours me dures
quand je Suis louin de toi
et toute la nature
nest plus rien Sen toi,
le plus Verre beauequage
quand tu ne yai pas
est un lieu Sauvai-je } Bisse
pour moi Sans apas }

hèla Sie je passe
un jours Sans te Voir
je cherche tes trasse
à mon désespoirre.
mais je tes perdu
et je reste a pleuré
mon hame est batue } Bisse
et est pres dexpiré }

mon cœur pilpitte
sie jentent ta Voi
et mes sang sagite
quand je te voi
ouvré tue ta bouche
tu fai mon bonheur
et si ta main me touche } Bisse
elle touche a mon cœur }

(signé) Moi . . Toujours Gidé Par L'amour La Plus Tendre